

Le Livre de ma mère par Alain Mabanckou

Laurence OLIVIER-MESSONNIER

Université de Clermont-Auvergne - CELIS

Résumé

Alain Mabanckou, écrivain « congolais », livre une vision originale de la famille dans trois livres destinés à la jeunesse, *L'Enterrement de ma mère*, *Ma Sœur Étoile*, *Demain j'aurai vingt ans*. Album et romans retracent l'histoire d'une famille régentée par l'avunculat et marquée par la péripécie caïnienne. Maman Pauline abandonnée et indépendante, papa Roger, père adoptif polygame découvreur de livres, oncles chefs de tribu soucieux de l'honneur familial, l'arborescence de la branche maternelle et du greffon paternel revendiqué par l'auteur donnent lieu à une œuvre protéiforme. C'est sous l'angle de la famille nucléaire, groupe naturel, clan tribal aux liens imputrescibles, que le narrateur exhume le souvenir immarcescible d'un territoire familial mythique.

Mots-clés : Congo, avunculat, mère, souvenir, Caïn.

Abstract

Alain Mabanckou, a « Congallic » writer, affords an original vision of the family in three examples of youth literature : *L'Enterrement de ma mère*, *Ma Sœur Étoile*, *Demain j'aurai vingt ans*. One album and two novels relate the history of a family ruled by the avunculate and linked to the Cainian pericope. Mum Pauline, a forsaken and self-reliant mother, Dad Roger, a polygamous adoptive father, book-fancier, uncles tribal leaders concerned with family honour are the members of the Mabanckou family. The maternal branch and the paternal graft generate protean works. This nuclear family constitutes a natural and tribal group at the origin of immutable memories. The narrator discloses a mythical family territory.

Key words : Congo, avunculate, mother, memories, Cain.

Dans le « *Post-scriptum* » du *Monde est mon langage*¹, Alain Mabanckou évoque les trois livres qu'il emporterait sur une île déserte. Le premier est *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen :

Je pense d'abord à Albert Cohen, *Le livre de ma mère*. Peut-être parce que la plupart de mes livres sont des chants adressés à ma mère que j'ai perdue en 1995. Cette œuvre m'a appris une des vérités de l'écriture : le livre le plus réussi est celui qui plonge au cœur de la fragilité de l'écrivain en tant qu'Homme. Cohen ramène quiconque le lit vers son enfance. Et c'est l'enfant qui est enfoui en nous qui forge l'écrivain que nous serons demain².

Il est vrai que la représentation de la famille par Alain Mabanckou gravite autour de la figure maternelle et c'est au prisme de trois ouvrages du « Congaïlois »³ destinés à la jeunesse que nous souhaitons examiner la vision originale qu'il en livre : *L'Enterrement de ma mère*⁴, *Ma Sœur Étoile*⁵, *Demain j'aurai vingt ans*⁶. Au centre de cette trilogie règne la mère adorée, Pauline Kengué à qui les ouvrages sont dédiés. À ses côtés se trouvent Papa Roger père adoptif, les oncles maternels, maman Martine la première épouse et ses sept enfants, et une mystérieuse Sœur-Etoile. La singularité des trois livres, outre leur diversité générique, tient au regard de l'exilé qui biaise la vision traditionnelle de la famille africaine et pose la question du renouvellement du topos maternel en littérature auquel s'adjoint celui de la mort. Comment dire, écrire et illustrer l'amour filial et maternel, la mort des êtres chers lorsqu'on s'adresse aux plus jeunes ? Pour relever ce défi, l'auteur dresse l'éloge d'une mère, noyau d'une famille dont les membres semblent le reflet d'un gouvernement congolais omnipotent et un écho biblique. Mais raconter la mère est aussi éluder sa mort pour Alain Mabanckou qui mêle la fable, le conte et la poésie pour dire l'absente, « l'alma mater » au souvenir imputrescible.

Le souvenir indestructible de la mère

« J'ai longtemps laissé croire que ma mère était en vie. Je m'évertue désormais à rétablir la vérité dans l'espoir de me départir de ce mensonge qui ne m'aura permis jusqu'alors que d'atermoyer le deuil⁷. » Écrire la présence maternelle obsédante serait un leurre pour apaiser la

¹ Alain Mabanckou, *Le Monde est mon langage*, Paris, Grasset, 2016.

² *Ibid.*, p. 301-302.

³ Expression d'Alain Mabanckou, lors d'une interview : Christophe Ono-Dit-Biot. *Le temps des écrivains*. Émission spéciale Marathon des mots avec Alain Mabanckou et Dany Laferrière, France Culture, 2016. [<https://www.franceculture.fr>] (consulté le 10 septembre 2018).

⁴ Alain Mabanckou, *L'Enterrement de ma mère*, Copenhague, Éd. Kaléidoscope, 2000.

⁵ Alain Mabanckou, *Ma Sœur Étoile*, Paris, Éd. Seuil Jeunesse, 2010.

⁶ Alain Mabanckou, *Demain j'aurai vingt ans*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2010.

⁷ Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*, Paris, Seuil, 2013, p. 11.

douleur de la disparition. Serait-ce également un moyen de lénifier le problème de la mort pour un jeune lectorat ? La vision anthropologique et sociologique de la famille émane d'une admiration pour la mère par un fils prodigue qui voue un amour sans faille à son père adoptif.

Maman Pauline : alma mater congolaise

En effet, tous les ouvrages d'Alain Mabanckou sont dédiés à sa mère. Une photographie de famille insérée dans *Lumières de Pointe-Noire*⁸ par Mabanckou en écho à une des illustrations de *Ma Sœur-Étoile* éclaire sur l'omnipotence maternelle. Ce cliché témoigne de la puissance herméneutique de l'image : il a été pris en 1977-1978 à Pointe-Noire alors qu'Alain Mabanckou a onze ans ; il se trouve entre ses parents, attablés dans un bar. La mère a fait la mise en scène : elle occupe 75% de la place tandis que le jeune Alain et son père sont relégués sur le côté droit de la table. Un œil averti captera la présence des doigts paternels sur l'épaule gauche de la mère, non en signe d'affection - le couple africain est pudique – mais simplement pour s'accrocher comme à une bouée de sauvetage, car le duo père-fils risque de tomber du banc. Cet instantané atteste du féminisme en Afrique par le truchement de la mère : la femme des années 1970 en Afrique veut reconquérir sa place et refuse le diktat des hommes. La chemise ouverte du garçonnet lui donne l'impression de flotter, d'avoir des ailes. L'écriture est une histoire d'envol, l'oiseau migrateur se fait écrivain voyageur. La famille africaine est un roman qui fertilisera l'Afrique, lui donnera les moyens d'être un continent du futur. Le pivot de cette famille est la mère dont le souvenir reste immarcescible aux yeux d'un fils admiratif.

Œdipe-Roi ou le fils prodigue

Descendante de « la femme aux miracles » qui révèle « les aiguilles du temps » et porte « l'Annonce de la fin des temps »⁹, la mère est figure de vie, unique détentrice du « pouvoir de rédemption que Dieu aurait exclusivement transmis à la gent féminine »¹⁰. L'universitaire qu'est devenu Alain Mabanckou, nonobstant son intégration occidentale, reconnaît volontiers cette force indestructible de la croyance en la mythologie africaine, une croyance « protégée par une révérence réfractaire à la tentation de la raison »¹¹.

Le chronotope du berceau natal influe sur la pensée de celui qui revient aux sources et revoit la mère. Le petit Michel de *Demain j'aurai vingt ans* éprouve un amour débordant et un

⁸ *Ibid.*, p. 83.

⁹ *Ibid.*, p. 14.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.* p. 18.

instinct possessif pour cette mère courage. Une jalousie malade pousse l'enfant à éconduire un hypothétique prétendant de maman Pauline en endommageant sa mobylette en plaçant des morceaux de sucre dans le réservoir : « Je ne l'avais jamais vue rire de cette façon avec papa Roger »¹². L'amour filial s'accompagne d'un transfert d'émotions censées être éprouvées par le père. Capable de bouder des jours entiers après une « infidélité » maternelle, le fils de dix ans « répudie » celle qu'il a promis d'épouser, la jeune Caroline car elle a tressé des nattes à sa mère, nattes qui la rendent encore plus séduisante. « Je ne suis jamais de bonne humeur quand maman Pauline se fait belle »¹³, déclare Michel. L'enfant hypostasie la relation œdipienne fusionnelle avec la mère en vivant intensément et comme une blessure ce qu'il considère comme une « épreuve » ; il devient le gardien du temple maternel : « On est rentré à la maison en silence avec maman Pauline. Elle était triste au lieu d'être contente comme moi puisque je venais de la sauver de ce méchant »¹⁴. Se posant en héros, le sauveur devient possessif et se substitue au père en empêchant sa mère de sortir : il est alors difficile de faire la part de l'amour filial de l'ascendance des mentalités masculines. « Et voilà que maman Pauline veut sortir ce dimanche. Moi je veux la protéger [...] ». Quelle n'est pas sa déception lorsqu'il constate que celle-ci, contrairement à ce qu'elle a prétendu, ne se rend pas chez « toton René » mais dans le quartier Rex, réputé pour sa légèreté ! L'enfant ressent une profonde blessure à l'idée d'avoir été trompé. « Je commence presque à la détester. Je veux tout écraser comme un caterpillar, comme un bulldozer, comme un tank de l'Armée nationale populaire »¹⁵.

Le fils expose une résistance face à l'émancipation féminine maternelle. Il suffit d'observer sa déception lorsque papa Roger propose à maman Pauline d'aller vendre sur le marché de Brazzaville des bananes afin de s'enrichir : l'absence programmée de la mère est vécue comme une trahison. « Le complexe d'Œdipe qui embrasse les rapports de l'enfant à ses parents [...] est [...] l'exemple le mieux connu. Là où les événements ne s'adaptent pas au schéma héréditaire, ils subissent dans l'imagination un remaniement [...]. Ce sont justement ces cas qui sont propres à montrer l'existence indépendante du schéma »¹⁶, illustré par le personnage du roman.

La fragmentation narrative qui accompagne le récit des premières amours de maman Pauline avec le père naturel de Michel est significative du parcours chaotique de la mère

¹² Alain Mabankou, *Demain j'aurai vingt ans*, op. cit., p. 44.

¹³ *Ibid.* p. 42.

¹⁴ *Ibid.* p. 47.

¹⁵ *Ibid.* p. 50.

¹⁶ Freud, *Psychanalyse, Textes choisis*, Paris, PUF, 1978, p. 47.

malmenée et de la souffrance mêlée d'amour qu'elle éprouve pour cet enfant né de la violence. La scène de première vue de maman Pauline et de son premier mari est aux antipodes des scènes énamourées des romans précieux : le ton lapidaire employé présage de la sécheresse d'une relation univoque et de la désillusion qui suivra :

Ce type était gendarme là-bas, avant d'emmener ma mère vivre dans le district de Mouyondzi où on l'avait affecté. Maman Pauline n'était qu'une petite fille devant lui. Et voilà que ce gendarme a dit, juste deux ans après leur mariage : maintenant je fais ce que je veux, je sors quand je veux, je prends plusieurs femmes si je veux, je vais te renvoyer dans ta brousse si tu n'es pas d'accord avec moi¹⁷.

L'omnipotence masculine ainsi signifiée doublée d'un mépris pour la femme épousée attise la répulsion et la haine de l'enfant envers son géniteur et démultiplie le désir de protéger celle qui a été blessée et trompée. De plus elle est culpabilisée par son incapacité à mettre au monde des enfants en vie après Michel.

Victime des rumeurs et des superstitions qui ne sont pas sans faire penser à *La Diabliesse et son enfant*¹⁸, celle qu'on soupçonne d'avoir eu un enfant avec le diable cache son fils et décide de vivre à Pointe-Noire, signant ainsi un exil intra-africain succédant à celui des frères aînés et précédant celui du fils dix-neuf ans plus tard. Le berceau natal est celui qui a été choisi, non celui que le hasard et la coercition avaient imposé. Le refus de retour aux origines maternelles est symptomatique d'un rejet de la tyrannie paternelle : « Je ne souhaite pas mettre les pieds dans ce coin-là jusqu'à ma mort »¹⁹, déclare le narrateur. La matrice originelle n'est pas celle imposée par l'accouchement : « on est originaire de l'endroit où on a reçu les premières gouttes de pluie »²⁰. Le rejet du lieu de naissance est lié à l'image de sévices généralisés à l'ensemble de la population par l'enfant dans son raisonnement inductif : « dans ce district abandonné il y a d'autres enfants qui n'ont pas de père et beaucoup d'autres mères qui vivent seules avec leurs enfants »²¹. Ce déplacement de la matrice originelle est également lié à la présence du père adoptif que l'enfant encense.

¹⁷ Alain Mabankou, *Demain j'aurai vingt ans*, op. cit., p. 96.

¹⁸ Marie NDiaye, *La Diabliesse et son enfant*, Paris, L'école des Loisirs, 2000.

¹⁹ Alain Mabankou, *Demain j'aurai vingt ans*, op. cit. p. 100.

²⁰ *Ibid.* p. 101.

²¹ *Ibid.* p. 100.

« *Au nom du père...* »

Le père adoptif est adulé. Choqué par l'expression « père nourricier », le jeune Michel s'insurge contre cette injure à ses yeux et dit préférer « père adoptif » car cela signifie une volonté délibérée d'aimer l'enfant élu au sens étymologique.

Le rejet du père naturel est catégorique car sa reconnaissance conduirait à accepter sa lâcheté et la légitimité de l'abandon. « Papa Roger est mon père, un point c'est tout. Je ne veux pas savoir si j'ai un *vrai* père quelque part. Je ne veux pas voir l'image de ce monsieur que je ne connais pas et qui serait mon *vrai* père »²². Le roman dévoile ce que l'autobiographie ne révèle pas grâce à la voix narrative enfantine qui explique le mystère du patronyme qui ne correspond ni à celui de la mère, ni à celui du père adoptif. Cet aspect renvoie à la conception de la famille africaine comme lignage²³. Ainsi le choix du patronyme est lié à des coutumes ancestrales et à l'avunculat : « Comme dans notre ethnie on donne souvent aux enfants le nom des oncles, ma mère m'a donné celui de tonton René alors que ce n'est pas lui mon père. Mon oncle était très content de voir que sa sœur l'avait choisi à la place de leur grand frère tonton Albert Moukila qui travaillait à la compagnie d'électricité »²⁴. Mais maman Pauline, en femme indépendante choisit le nom de celui qui s'avère un redresseur de torts.

La vénération du père adoptif est patente. « Roger le Prince », « employé le plus important du Victory Palace »²⁵ est réceptionniste dans le plus bel hôtel de Pointe-Noire et se targue d'initier aux secrets de la langue. Il attise la curiosité livresque de son fils. Le jeune Michel se plaît à lire en cachette les *San Antonio* que son père achète, mais aussi et surtout *Une saison en enfer* d'« Arthur », « le jeune homme au visage d'ange »²⁶ gravé sur la couverture du plus petit de tous les livres. La culture apparaît dès lors comme le défi familial à relever. Les scènes à ce sujet sont d'ailleurs comiques car maman Pauline est illettrée mais ne peut s'empêcher de feindre la lecture des journaux apportés par papa Roger : « Elle ressemblait à *La Liseuse* de Jean-Honoré Fragonard »²⁷. S'engage une rivalité entre les deux parents afin d'attirer l'attention du fils : « elle était concentrée, vérifiait du coin de l'œil que, comme mon père, elle parvenait à capter mon attention »²⁸. Cependant elle tient le journal à l'envers comme le lui fait remarquer son fils. Et de répliquer : « Tu crois que moi Pauline Kengué, fille de

²² *Ibid.* p. 96.

²³ Un ensemble de parents issus d'une même souche commune, les individus qui descendent d'un même ancêtre commun par la filiation unilatérale.

²⁴ Alain Mabanckou, *Demain j'aurai vingt ans*, *op. cit.*, p. 102.

²⁵ Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*, *op. cit.*, p. 48.

²⁶ Alain Mabanckou, *Demain j'aurai vingt ans*, *op. cit.*, p. 168.

²⁷ Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*, *op. cit.* p. 50.

²⁸ *Ibid.* p. 51.

Grégoire Moukila et d'Henriette Nsoko, je suis folle au point de lire un journal à l'envers ? Je l'ai fait exprès pour voir ta réaction »²⁹. La famille apparaît alors comme le lieu de l'épanouissement physique et intellectuel et la mentalité du groupe familial élargi génère un primat du groupe sur l'individu, comme le monde politique et la société exercent un primat sur les membres qui les composent.

Duplication politique à l'échelle familiale

La vision naïve du jeune Michel est enrichie des rumeurs du monde portées par la radio et les voyous qui prennent les surnoms d'Amin Dada ou de Bokassa I^{er}. « Le pays des tyrans domestiques est aussi celui des tyrans politiques, ministres, présidents, immortels, qui sont pour le petit Michel des reflets à peine exagérés de sa propre famille »³⁰. L'imagination gonflée des souvenirs autobiographiques permet de focaliser sur les travers d'une société que le narrateur n'hésite pas à fustiger par le biais de la famille.

Une famille instrumentalisée à des fins politiques

Le style consacré à la mère évolue pour en faire le personnage central grâce à une émotivité du verbe, une maîtrise de la truculence et un jeu pervers de l'amour et du hasard. La familiarité marque le pas et le concept de « familialité » se double d'une « famil-hilarité ». Comment ne pas sourire tendrement à la confusion linguistique de maman Pauline appelant « Engels » « Angèle », ce qui redouble la fureur de tonton René, fervent défenseur marxiste, ou bien de cette méprise sur le « Chah d'Iran [...] devenu un vagabond qui va de pays en pays »³¹ qu'elle prend pour un chat et au sujet duquel elle ne comprend pas que papa Roger s'émeuve lorsqu'il hurle : « On a renversé le chah d'Iran ! » ; et maman Pauline de déclarer furieuse : « Y a vraiment rien d'intéressant à la radio ? En plus c'est même pas un chat de chez nous [...] »³². Dans *Demain j'aurai vingt ans*, Alain Mabanckou rassemble les thèmes obsessionnels qui innervent tous ses livres et notamment celui du « royaume d'enfance » cher à Léopold Sedar Senghor dans *Chants d'Ombre*. Il y reconstitue une Afrique à partir du postulat de la candeur de l'enfance naïve sans cesse ressassée et d'une vision réaliste de la mère adorée et non idéalisée, qu'il peint dans un éternel palimpseste.

²⁹ *Ibid.* p. 52.

³⁰ Alain Mabanckou, *Demain j'aurai vingt ans*, préface de J.M.G. Le Clézio, *op. cit.*, p. 11.

³¹ *Ibid.*, p. 164.

³² *Ibid.*

L'hypertexte nous invite à une lecture relationnelle dont la saveur, perverse autant qu'on voudra, se condense assez bien dans cet adjectif inédit qu'inventa naguère Philippe Lejeune : lecture *palimpsestueuse*. Ou, pour glisser d'une perversité à une autre : si l'on aime vraiment les textes, on doit bien souhaiter, de temps en temps, en aimer (au moins) deux à la fois³³.

Chaque roman apporte un éclairage supplémentaire sur une famille tour à tour nucléaire, anomique³⁴, communautaire confinant au clan³⁵, comme c'est le cas dans l'autobiographie finale. L'auteur n'y épargne pas les siens et peint une famille avide, dont il dit : « Ils ont fait de moi ce que je suis »³⁶.

L'on assiste ainsi au passage du groupe primaire que constitue à la base la famille au groupe large tels que les définissent les sociologues Anzieu et Martin³⁷ : la famille initiale de Mabanckou avec la fratrie de la branche maternelle est regroupée dans une même rue, devenue foyer de pas moins de dix couples. La branche maternelle se retrouve dans la parcelle de terrain achetée en catimini par Pauline Kengué et la restitution romanesque du foyer familial permet l'extension des rêves en dépit de l'exiguïté des lieux où ils sont nés : « Oui, je dormais là-dedans. Les rêves n'étaient pas aussi étriés que l'espace de cette habitation »³⁸ comme le confirme l'album *Ma Sœur-Etoile*.

« *Le moi et ses espaces* »³⁹ : géographie affective de la famille

Le jeune narrateur de *Ma Sœur-Etoile* rappelle en filigrane qu'il habite une « maison en attendant », expression récurrente reprise dans le roman *Les Cigognes sont immortelles*⁴⁰. Il s'agit d'une maison en planches, rafistolée dont les réparations promises par papa Roger sont

³³ Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 557.

³⁴ La famille nucléaire absolue repose sur une relation libérale entre parents et enfants et offre un modèle qui relève d'une affirmation de l'autonomie et de la personnalité. C'est ce qu'entend proposer papa Roger à son fils par les notions d'obéissance et de développement de la curiosité intellectuelle (ce que ne manque pas de faire le jeune Michel en s'abreuvant à la source poétique de Rimbaud et de Brassens). La famille anomique est un type de famille nucléaire faiblement structurée dont les membres sont peu encadrés et traduisent parfois un problème d'intégration sociale. C'est ce que reflète le personnage narrateur de Fessologue dans *Black Bazar* ou l'*alter ego* de Porc-Épic, Kibandi le meurtrier impulsif.

³⁵ Ce sont les échos palimpsestueux qui résonnent de *Demain j'aurai vingt ans* jusqu'à *Lumières de Pointe-Noire* à travers la vision exacerbée des membres faillibles de la famille.

³⁶ Interview d'Alain Mabanckou par François Bunuel, La Grande Librairie, émission télévisée France 5 du jeudi 14 février 2013.

³⁷ Didier Anzieu & Jacques-Yves Martin, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF, 1986, p. 36-37.

³⁸ *Ibid.* p. 105.

³⁹ David Gascoigne, *Le Moi et ses espaces*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 1998.

⁴⁰ Alain Mabanckou, *Les Cigognes sont immortelles*, Paris, Seuil, 2018.

sans cesse repoussées aux calendes grecques. Mais la tendresse maternelle et conjugale fait oublier ce travers. Plus encore, l'amour filial ne peut que s'épanouir au fil du temps comme si la pluie que laissent filtrer les planches disjointes abreuvait cette source de tendresse infinie. Le dessin de Judith Gueyfier ne manque pas de rappeler avec douceur et humour cet habitat précaire mais riche d'amour : le dessin en pleine page en regard du texte illustre la confrontation entre le père et le fils désireux d'habiter chez son oncle René, riche. Les proportions font la part belle au père penché sur le fils ; les couleurs chaudes de la maison apaisent le regard tandis que le ciré jaune accroché à la porte contraste avec le vert du pantalon de l'enfant dupliquant celui des baobabs. Sur la page de texte, le cul de lampe des bassines de récupération de l'eau de pluie et des bottes en plastique de l'enfant fait figure de métalepse orientant vers le dessin en regard.

L'album de Mabanckou répond à la triple visée édicatrice, éducative et récréative de la littérature de jeunesse mais y ajoute une poésie ineffable due au dessin et à l'intertextualité.

En effet, les paroles paternelles sonnent comme de doux aphorismes évangéliques : « Dans la vie, il faut se contenter de ce que l'on a. Vivre dans une vieille cabane ne veut pas dire que nous sommes pauvres du cœur ! Un jour, quand tu seras grand, tu le comprendras... »⁴¹ La leçon de sagesse et d'amour vaut pour le lecteur par la double énonciation. La connaissance de la culture africaine et des traditions transparaît au fil des pages dans les allusions aux croyances et à la métempsycose auxquelles l'enfant fait référence dans ses dialogues avec Nestor son camarade de classe qu'il invite à lever les yeux au ciel où se trouve Sœur-Étoile en train de dessiner le mouton du *Petit Prince*.

La représentation singulière du narrateur personnage, enfant unique, s'oppose au dessin d'une famille idéale et aisée autour d'une mère multipare. Pauline Kengué n'apparaît qu'une fois dans l'album mais la page qui lui est consacrée offre un exemple de *mater dolorosa*, union du réel et de l'au-delà par l'harmonie des couleurs vertes et rosées tendant au violet plus sombre. Assise, elle contemple la photo de sa fille disparue tandis que son fils s'est endormi sur son genou, un livre à la main. La fillette, Sœur-Étoile, illumine la page par une image jaune clair au centre, fixée par les yeux mi-clos de la mère. L'enfant sommeillant à ses côtés, un livre retourné inscrit dans la page une réflexion métatextuelle sur le rôle de la lecture et de l'écriture : maman Pauline est l'écrivain de ces œuvres et Mabanckou en est le scribe qui n'a de cesse de lui rendre hommage par le truchement du conte vaudou et de la parabole biblique réunis.

⁴¹ Alain Mabanckou, *Ma Sœur-Étoile*, op. cit.

La société postcoloniale au miroir de la famille biblique : écrire la mort

La mère est une matrice génétique que le temps romanesque épargne afin d'en préserver « le souvenir immarcescible »⁴². Elle assène les derniers mots avant l'exil : « Deviens ce que tu voudras et garde ceci en mémoire : l'eau chaude n'oublie jamais qu'elle a été froide »⁴³. Ne jamais oublier ses racines, ses origines, telle est la leçon métaphorique de maman Pauline. Alain Mabanckou a hérité de ce sens de la formule dans *Demain j'aurai vingt ans* qui focalise sur la culpabilisation enfantine devant un hypothétique sorricide qui renoue avec le vaudou dont *Ma Sœur-Étoile* se fait l'écho.

« Il existe une antique tradition dont nous gardons mémoire selon laquelle les âmes [...] naissent à partir des morts »⁴⁴

« La mort à la troisième personne »⁴⁵ est redoutable puisque, lorsque Alain Mabanckou, étudiant à Paris, apprend celle de sa mère en 1995, il refuse de se rendre à son enterrement. « En réalité je redoutais le face à face avec le corps de cette femme que j'avais laissée souriante, pleine de vie. Mon appréhension de la revoir inanimée était nourrie par une attitude qui remontait à l'enfance »⁴⁶. Il lui faut cinq ans pour parvenir à écrire *L'Enterrement de ma mère*. Quatorze chapitres complétés de quatre illustrations⁴⁷ alternent souvenirs d'enfance et actualité de l'étudiant africain à Paris. Le narrateur autodiégétique imagine son retour à Louboulou pour l'enterrement de sa mère qu'il n'a pas revue depuis dix ans. Le récit alterne l'exposé des préparatifs, le voyage en avion et les souvenirs jusqu'à la rencontre du passé et du présent dans l'éloge funèbre final sans cesse repoussé.

Quatre illustrations restituent le va et vient entre deux continents et deux temps : le premier dessin renvoie à la croyance vaudou congolaise qui entoure *la case à palabres*⁴⁸. À ce souvenir d'enfance et de tradition succède l'annonce téléphonique brutale de la mort de la mère. Paris, lieu de l'étude et de culture occidentale, capitale enjouée contraste avec la sidération du narrateur face à la nouvelle portée par l'oncle maternel. L'émotion affleure dans l'analepse du

⁴² Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*, op. cit., p. 12.

⁴³ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁴ Platon, *Phédon*, 70 c.

⁴⁵ Vladimir Jankélévitch, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1977, p. 24.

⁴⁶ Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*, op. cit., p. 28.

⁴⁷ Les illustrations sont de Pia Falck Pape.

⁴⁸ Alain Mabanckou, *L'Enterrement de ma mère*, op. cit., p. 10.

début du cinquième chapitre qui décline la mort à la manière de Camus dans *L'Étranger*. « Aujourd'hui maman est morte » trouve un écho indéniable dans l'*incipit* du roman : « Aujourd'hui, c'est l'enterrement de ma mère »⁴⁹. Dès lors, un compte à rebours funèbre commence qui va relier le présent de la mort au passé de l'enfance, et le souvenir de la mère à la mémoire immédiate. C'est d'ailleurs le sujet de la troisième illustration, mise en abyme du projet auctorial : dans l'avion pour le Congo, le narrateur contemple une photographie de sa mère qui trouvera son avatar dans la photo de la sœur disparue dans l'album *Ma Sœur-Étoile*, dix ans plus tard. Enfin la dernière illustration de la rencontre amoureuse de Marie-Jeanne au café « Le Père Tranquille » à Paris contraste avec la solennité du deuil à Louboulou.

Ainsi le trajet du retour opère un court-circuit qui exhausse le contraste entre l'évolution et la permanence dans un pays où le surnaturel garde toute sa puissance d'enchantement et de vérité que l'auteur fabuliste se plaît à évoquer avec des accents à la fois bibliques et vaudou.

La péricope caïnienne au prisme de la fable vaudou

La famille romanesque de Mabanckou atteste d'une lecture symbiotique du fratricide biblique et du double meurtrier africain. Le jeune Michel trouve son double dans l'âme morte de Sœur-Étoile dont il croit au retour par métempsychose. Sous-tendu par une immense tendresse, *Ma Sœur-Étoile*⁵⁰, conte onirique poétique fait apparaître un porc-épic au détour d'une maison, clin d'œil aux *Mémoires* parus cinq ans plus tôt. L'enfant souffre de cette obscure stérilité maternelle et l'imaginaire mystifie cette situation au point que le jeune et rationaliste Michel de *Demain j'aurai vingt ans* en vient à chercher la « clé » demandée par le féticheur à sa mère et qui sera le sésame de la fertilité.

L'expression du deuil passe par le panégyrique maternel doublé d'une déploration de la sœur dont l'absence est considérée comme le résultat d'un sorricide : Michel devient Caïn en s'attribuant la responsabilité de la stérilité de sa mère et donc de la mort de sa sœur. Abel féminin, la sœur figure la croyance en une entité dont la préférence inavouée serait à l'origine d'une culpabilisation : cependant, à la différence de Caïn, Michel est « bien disposé » et ne se laisse pas envahir par le péché tapi à la porte⁵¹. Ainsi, l'enfant prétend dépasser l'obstacle par une croyance en les dires du féticheur Sussika Tembé :

⁴⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁰ Alain Mabanckou, *Ma Sœur Étoile*, Paris, Seuil-Jeunesse, 2010.

⁵¹ *Genèse*, 4 ; 6-7 : « Yahvé dit à Caïn : “ Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite ? Pourras-tu la dominer ? ” »

Le féticheur a interrogé ses fétiches et ces fétiches ont dit que si ta mère ne peut pas avoir d'enfant, c'est à cause de toi. [...] tu vas être jaloux et malheureux si tu as des sœurs et des frères. C'est pour ça que tu as bien fermé le ventre de maman Pauline. Quand les enfants veulent venir, ils trouvent la porte fermée et ils meurent juste devant cette porte. Or la clé qui ouvre le ventre de ta maman c'est toi qui l'as avec toi⁵².

C'est ainsi que le garçonnet entreprend la quête du sésame vital et rédempteur, en fouillant les poubelles du quartier Louboulou en compagnie de Petit-Piment, le fou aux yeux rouges qui finit par lui remettre une grosse clé rouillée que Michel donnera à sa mère, émue. L'histoire vaut pour une parabole de la confiance où la clé est une offrande expiatoire destinée à conjurer la stérilité maternelle et l'interdit filial. *Do ut des*⁵³ : le personnage de Michel transpose la devise à la maternité de Pauline ; il donne pour que sa mère donne la vie ; en tant que premier né, il sacrifie son aînesse au profit d'un hypothétique cadet.

L'originalité des récits de Mabanckou réside dans la tonalité qui dédramatise le mythe originel et lui confère une dimension cathartique par le biais de l'intertextualité pour « mieux ancrer le récit dans le genre [...] pour s'en démarquer et chanter la singularité humoristique de l'œuvre »⁵⁴. L'écriture multiculturelle de Mabanckou établit une homologie entre le moi profond et le monde social du romancier, fils et citoyen du monde. Il érige une cité verbale à l'instar du bâtisseur biblique.

Rien de ce qui est tabou et humain n'est donc étranger à Mabanckou : l'arborescence de la branche maternelle et du greffon paternel revendiqué par l'auteur donne lieu à un roman protéiforme de la famille sans cesse réécrit, tel un palimpseste couronné par *Les Cigognes sont immortelles*⁵⁵, paru en 2018. Le retour aux origines de l'exilé n'est pas nostalgique : les racines ancestrales font barrage à l'anéantissement et les membres retrouvés d'une famille que l'occidental qualifierait de « recomposée » permettent de revivifier les énergies qui circulent entre les vivants et les morts. C'est ainsi que le « Congaoulois » ouvre ce que Patrick Modiano

⁵² Alain Mabanckou, *Demain j'aurai vingt ans*, op.cit., p. 321.

⁵³ *Do ut des* : je donne pour que tu donnes. L'adage latin constitue une représentation du sacrifice.

⁵⁴ Katerina Spyropoulou, « La mémoire de l'enfance chez Mabanckou et Maximin », dans *Interculturel Francophonies*, décembre 2018, p. 59, citée dans Anna Michieletto, « Alain Mabanckou, ou la vocation cosmopolite », Textes réunis et présentés par Frédéric Mambenga, *Interculturel Francophonie*, n°25, Juin-juillet 2014, p. 200. [<http://www.edizionicafoscari.unive.it/media/pdf/.../il.../art-10.14277-2499-5975-Tol-17-15-21.pdf>] (consulté le 2/01/2019).

⁵⁵ Alain Mabanckou, *Les Cigognes sont immortelles*, op. cit.

nomme « le vestiaire de l'enfance ». Le roman de la famille par Alain Mabanckou révèle une famille de romans qui remémorent, commémorent, célèbrent le noyau matriciel indéfiniment décliné pour mieux souligner l'existence d'une palingénésie universelle et d'une écriture « palimpsestueuse ». La duplication infinie de la famille prouve que la littérature est inépuisable pour la raison suffisante qu'un seul livre l'est. « Ce livre, il ne faut pas seulement le relire, mais le récrire [...]. Ainsi s'accomplit l'utopie borgésienne d'une Littérature en transfusion perpétuelle – perfusion transtextuelle – [...] et dont tous les livres sont un vaste Livre, un seul Livre infini »⁵⁶.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU Didier, MARTIN Jacques-Yves, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF, 1986.
- JANKELEVITCH Vladimir, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1977
- FREUD Sigmund, *Psychanalyse, Textes choisis*, Paris, PUF, 1978.
- GASCOIGNE David, *Le Moi et ses espaces*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 1998.
- GENETTE Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982
- JANKELEVITCH Vladimir, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1977
- MABANCKOU Alain, *Ma Sœur Étoile*, Paris, Éd. Seuil Jeunesse, 2010.
- , *Demain j'aurai vingt ans*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2010.
- , *Lumières de Pointe-Noire*, Paris, Seuil, 2013.
- , *Le Monde est mon langage*, Paris, Grasset, 2016.
- NDIAYE Marie, *La Diablesse et son enfant*, Paris, L'école des Loisirs, 2000.

Sitographie

- MICHIELETTO Anna, « Alain Mabanckou, ou la vocation cosmopolite », Textes réunis et présentés par Frédéric Mambenga, *Interculturel Francophonie*, n°25, Juin-juillet 2014. [<http://www.edizionicafoscarini.unive.it/media/pdf/.../il.../art-10.14277-2499-5975-Tol-17-15-21.pdf>] (consulté le 2/01/2019).

⁵⁶ Gérard Genette, *op. cit.* p.558-559.

ILLUSTRATIONS

Figure 1 : *La mater dolorosa*



Figure 2 : le moi et ses espaces revisités

